Zeitschrift: Éducateur et bulletin corporatif : organe hebdomadaire de la Société Pédagogique de la Suisse Romande

Herausgeber: Société Pédagogique de la Suisse Romande

Band: 65 (1929)

Heft: 20

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 22.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LXVe ANNÉE
No 20.

26 OCTOBRE
1929

L'ÉDUCATEUR

DIEU HUMANITÉ PATRIE

SOMMAIRE : MARGUERITE EVARD : *L'action pédagogique de la Semaine suisse.* — ALBERT CHESSEX : *L'imprimerie à l'école.* — C. BAUDAT : *Quand faut-il apprendre à lire ?* — CORRESPONDANCE : *Il faut sauver l'Ecole Nouvelle de Vienne.* — *Société évangélique d'éducation.* — *Correspondance interscolaire.* — PARTIE PRATIQUE : R. DOTTRENS : *Les centres d'intérêt à l'école primaire (fin).* — H. BESSON : *Une leçon sur la composition des terres arables.* — LES LIVRES. — AVIS.

L'ACTION PÉDAGOGIQUE DE LA SEMAINE SUISSE

(Notre distinguée collaboratrice, Mlle Marguerite Evard, nous a adressé sur ce sujet d'actualité un important travail. Il nous est malheureusement impossible de le reproduire en entier, la place nous faisant défaut. Le fragment qu'on en va lire donne cependant une idée des moyens à la disposition des maîtres pour leur permettre d'attirer l'attention des élèves sur la nécessité de la solidarité économique entre les différentes classes de notre peuple.)

Répétons-le, paraphrasant Ernest Renan, la patrie n'est ni une race, ni une langue, ni une religion, ni même une civilisation-type : « La patrie est un être moral, fait des souvenirs du passé et de l'espoir d'un avenir commun. »

Il y a 150 ans, le sentiment national n'existait pas en Suisse. Il fallut le créer par un effort séculaire de cohésion et d'éducation populaire, issu de la Société Helvétique, fondée par quelques hommes d'élite en 1760. Les dames du patriciat d'alors, pas plus que les paysannes et bourgeoises, ne pouvaient prévoir que les femmes suisses de leur postérité participeraient aux affaires nationales, au début du XXe siècle, — surtout pas les très courtisées « Barettelitöchter » de Berne, dont la descendance a organisé la magistrale Exposition du travail féminin de 1928. Patiemment dans la famille, l'école, l'Eglise et les multiples associations, on créa une « âme nationale » ; par la parole, le livre, la presse, les fêtes patriotiques, et les Suisses des deux sexes, conscients d'applaudir à cet être moral qui a nom « la patrie », communièrent d'enthousiasme dans le culte du passé helvétique.

Mais... *la patrie n'est pas faite du seul passé national.* On le vit bien en 1914, lorsqu'éclata la Grande guerre, en constatant une angoissante méconnaissance des actuels intérêts vitaux du pays. Y avait-il deux Suisses ?... ou bien un être moral fait « de l'espoir d'un avenir commun ? » N'avait-on pas trop sacrifié au passé et négligé la connaissance des besoins actuels et des intérêts d'avenir de la patrie suisse, des besoins matériels et des intérêts spirituels du pays ?

La patrie n'est pas faite que d'hommes... — *L'Alliance des Sociétés féminines suisses,* constituée en 1899, lança un vibrant appel en faveur de l'union confédérale, et créa dans ce but sa « Commission d'éducation nationale » (que j'ai

l'honneur de représenter ici) pour développer, du point de vue civique et national, dans l'avenir, les éducatrices suisses : les 500 000 mères, éducatrices du foyer, et les 10 000 institutrices et professeurs d'écoles, et les agentes de l'œuvre sociale.

La *Nouvelle Société Helvétique*, des hommes et des femmes désormais, se constituant à l'imitation de celle du XVIIIe siècle, s'activa à faire œuvre d'éducation nationale, visant la mutuelle compréhension des Suisses de toutes classes, de toutes langues, de tous les particularismes, les besoins du présent et les intérêts d'un avenir commun. Faisant appel à l'entr'aide, la Nouvelle Société Helvétique suscita, en 1917 l'*Association de la Semaine Suisse*, pour développer dans notre peuple l'éducation économique et nationale dont MM. Koch et Frey développent les grands buts depuis le début de sa première décade.

La foi en un avenir meilleur fait espérer en l'éducation : pour réaliser un progrès social ou national, nous visons à *préparer cet avenir dans l'enfant.* C'est pourquoi, dès 1919, l'« Association de la Semaine Suisse » s'est adressée à l'*école*, pour préparer les Suisses de demain à mieux pratiquer la compréhension, l'entente, la solidarité, la confiance mutuelles, à constituer cette « patrie d'avenir » : un *être moral d'idéal élevé*, en lequel communient hommes et femmes, grands et petits.

L'« Association de la Semaine Suisse » a entrepris une *œuvre pédagogique nationale* de grande portée, et elle exerce son action éducatrice auprès des adultes d'une part, parmi la jeunesse scolaire et ses dirigeants d'autre part. Après dix ans d'efforts, les résultats de cette enteprise permettent de la qualifier d'utile et de bienfaisante. Tous les vrais éducateurs s'y associent et de nombreuses associations, dont la Commission d'éducation nationale de l'Alliance de Sociétés féminines suisses lui apportent leur collaboration.

En 1918 déjà, la devise si suggestive de la « Semaine Suisse » : « *Hommage au travail national*, répandue dans les écoles par 500 000 cartes postales illustrées, fit l'objet de leçons. Cela donna l'idée aux dirigeants de la Semaine Suisse de faire appel aux corps enseignants pour un concours de compositions : en 1919, 20 000 enfants y participèrent, et 500 travaux, sur la devise de l'« Association » furent récompensés. Chaque année, depuis, un nouveau sujet est proposé et, dès lors, c'est plus de 10 000 compositions qui ont été primées, leurs jeunes auteurs recevant en prix des œuvres de nos écrivains nationaux dans les trois langues. Peu à peu, l'« Association » usa d'autres moyens d'enseignement, intensifiant sa propagande chez leurs éducateurs, étendant son action aux adultes de tous les milieux, et même aux Suisses de l'étranger.

Sans porter aucune atteinte aux droits de l'Ecole, mais en suscitant sa collaboration bénévole, l'« Association de la Semaine Suisse » a su gagner les maîtres en mettant à leur portée des moyens pédagogiques, dont le beau succès témoigne d'un grand sens de l'éducation en général, et de l'éducation nationale en particulier. Comme l'a dit W. Martin : « L'Ecole, c'est l'opinion publique de demain ». La jeunesse est plus accessible à l'idéal ; il est plus aisé de l'enthousiasmer à la solidarité nationale.

I. *Pour les enfants de classes primaires*, et même les petits de l'école enfan-

tines, l'attrait, c'est la visite aux vitrines, d'abord dans un esprit naïf de convoitise : « Je te donne cette auto, cette belle robe, ces grosses boîtes de chocolat, ce chalet, ce chemin de fer »... ou bien : « Ce vélo est à moi, aussi cette devanture de pâtisserie, ces bijoux et ces montres ! »... A la faveur de ce petit jeu, le bambin observe ; il voit la devise de la « Semaine Suisse ». Son institutrice l'a suivi de magasin en magasin, et elle fixera en son souvenir quelques images indélébiles par ses merveilleux récits ou ses leçons de choses en classe, amorçant ainsi un « A. B. C. d'éducation nationale », à la jolie manière suggérée par Mme Pieczynska. Après le simple exercice d'élocution, viendra, chez les écoliers en âge de composer, la rédaction écrite — qui peut leur valoir un prix — ; les plus jeunes reproduisent les leçons du maître, ses causeries économiques, ses développements relatifs aux métiers, aux industries locales ou nationales, qui aiguilleront peut-être une orientation professionnelle qui se cherchait.

Dans les *Ecoles secondaires moyennes* l'éducation économique et nationale est plus aisée. Si les professeurs se donnent la peine de visiter les fabriques de la région, les cultures spécialisées, les étalages de la « Semaine Suisse », en liant les observations et les données de la géographie humaine et de l'histoire contemporaine : que de leçons de haute portée ! Si, élèves et professeurs des deux sexes sont soucieux de commenter les grandes devises, proposées au concours, en approfondissant leurs investigations d'ordre moral ou patriotique, que de choses fécondes peuvent surgir dans l'esprit et le cœur d'une adolescente de 14 à 16 ans, dans l'âme d'un garçon observateur, — déclanchant des vocations, inculquant des principes, faisant comprendre « l'impérieuse nécessité d'égards mutuels dans le commerce, d'entr'aide réciproque entre producteurs agricoles et industriels, détaillants et consommateurs, entre les travailleurs manuels et ceux de l'esprit, l'interdépendance de toutes les activités nationales. »

(Poursuivant son étude, Mlle Evard examine ce que l'on peut faire dans les Ecoles secondaires supérieures. Elle cite, au nombre des moyens dont use la « Semaine Suisse » : 1° Les concours de composition avec prix ; 2° Les sujets de monographies spécialisées ; 3° Les conférences filmées ou avec projections ; 4° Les publications d'œuvres nationales ; 5° L'Annuaire de l'« Association » ; 6° Les auditions par radio ; 7° La presse populaire et les affiches ; 8° La réclame, etc.)

L'IMPRIMERIE A L'ECOLE

N'est-ce pas enfoncer une porte ouverte que de parler aujourd'hui du livre de Freinet ? Notre collègue a fait sa première expérience en 1924-25, et il a publié son livre[1] en 1926, après une pratique de deux ans. L'année dernière a vu paraître sa deuxième œuvre[2], où il développe et approfondit ses recherches. Il est donc bien tard pour parler ici de son premier volume. Je n'ignore pas que les quotidiens (à la suite du *Temps*) ont signalé sa tentative, mais

[1] C. Freinet, *L'Imprimerie à l'école.* Un volume illustré de 78 pages, 7 fr. français. E. Ferrary, éditeur, Boulogne (Seine).

[2] *Plus de manuels scolaires.* Méthode vivante et rationnelle de travail scolaire par l'imprimerie à l'école. (Saint-Paul, Alpes-Maritimes, éditions de L'Imprimerie à l'école ; 148 pages, 8 fr. français).

il me semble que les journaux scolaires ne lui ont pas accordé l'attention qu'elle mérite. Voilà pourquoi je reprends ce sujet.

Célestin Freinet est donc instituteur à Bar-sur-Loup, près de Grasse (Alpes-Maritimes). Sa classe compte 25 garçons de cinq à neuf ans. Il a eu l'idée d'introduire l'imprimerie dans le travail scolaire. Après beaucoup de recherches et de tâtonnements, il a découvert une presse simple et bon marché (346 fr. français avec tous les accessoires), et il a réussi à créer une technique. C'est cette double technique, de l'imprimerie en soi et de l'utilisation de l'imprimerie en rapport avec tout le travail de la classe,que Freinet nous expose dans son petit livre. Si l'on regrette d'y trouver trop de fautes d'impression et quelques négligences de style, si le livre n'est peut-être pas très bien composé, s'il présente quelques redites, on accorde volontiers à l'auteur des circonstances atténuantes : hâte de répandre une méthode qui lui donnait des résultats inespérés, manque de temps si fréquent dans notre vocation. Au total, l'œuvre est très sympathique : simplicité, sincérité, aucun bluff.

Freinet nous donne donc, d'une manière détaillée, précise et pratique, toutes les indications techniques nécessaires. Mais il y a dans son livre autre chose encore. Qu'il le veuille ou non, son sujet l'amène à en traiter d'autres. On y trouve des renseignements, des opinions, des suggestions, des critiques qui touchent à bien des points de la vie scolaire : éducation fonctionnelle, travail individuel et travail collectif, méthodes pour l'apprentissage de la lecture, manuels, programmes, horaires, préparation des leçons, bibliothèques scolaires, rédaction, orthographe, lecture, etc. Il y a là matière à réflexion, car Freinet ne se paye jamais de mots. (Il est remarquable, sur ce point, de voir ceux qui ont parlé de ses expériences se montrer d'une part moins simples et moins clairs, et d'autre part beaucoup plus verbeux que lui [1].)

* * *

« L'imprimerie à l'école, dit M. Freinet, tout comme le crayon ou le porte-plume, n'est qu'un outil. Chacun peut en faire l'usage qui lui convient. »

1° Le rôle de l'imprimerie peut rester extra-scolaire : reproduction d'une circulaire à l'usage des parents, d'un programme de course, de fête enfantine, etc.

2° On peut employer l'imprimerie pour reproduire à l'usage des élèves des textes que leurs manuels ne renferment pas. (Tel M. Poriniot désireux de mettre entre les mains des enfants les morceaux dont il se propose de faire une « étude fouillée ».)

3° Dans le cadre traditionnel de l'école, l'imprimerie peut servir à reproduire les listes de mots à apprendre (vocabulaire), les résumés des leçons de sciences, d'histoire, de géographie, etc., les rédactions faites en commun, etc.

4° « L'école de Molenbeck-Saint-Jean (Bruxelles) a adapté l'imprimerie au programme des centres d'intérêt. On y imprime les comptes rendus d'expériences et de travaux divers. C'est une réalisation qui vient compléter heureusement la pratique des centres d'intérêt. »

[1] Le dernier chapitre de *L'Imprimerie à l'école* est consacré aux appréciations des membres de l'enseignement et aux opinions de la presse.

5° Mais on peut aller plus loin. L'imprimerie a permis à M. Freinet de réaliser une véritable réforme scolaire, par la suppression des manuels. (On peut envisager aussi la suppression de certains manuels seulement, et le maintien des autres.)

« En ce début d'année, j'ai jeté hardiment par-dessus bord tous les manuels.

» Il s'agit tout d'abord de trouver un texte de lecture à la fois intéressant et instructif... Puisque nous sommes désormais en mesure d'imprimer la propre pensée de la classe, faisons parler nos élèves. L'intérêt se concentre sur quelque sujet connu de tous, qui les fait tous vibrer : le passage du vitrier, des bohémiens, les variations caractéristiques du temps. Ou bien un enfant raconte une portion de sa vie, de cette vie qui ressemble tant à celle de nos autres petits villageois. On l'écoute attentivement pour s'écrier : « Oh ! oui, imprimons cela ! »

» Le texte est écrit au tableau noir, puis imprimé par une équipe d'élèves. (La composition et le tirage se font d'après une liste spéciale, de manière que tous les enfants aient leur tour.) Le texte imprimé est lu. Mais nous n'en avons pas encore tiré le maximum. Nous le reprenons et nous parlons de ce texte pour faire une leçon de grammaire ou de vocabulaire fort animée. Et parfois le soir on le relit pour quelque nouvel exercice.

»Je craignais au début de mon expérience que les élèves ne se fatiguassent de lire ainsi, sous tant de formes, le texte composé et d'y chercher, à diverses reprises, des sujets de leçons. J'ai constaté avec plaisir qu'il n'en était rien. Mieux : aucun texte, extérieur à la classe, ne m'a jamais paru présenter pour les élèves un intérêt identique, si intimement prenant. »

6° Dès la deuxième année de son expérience, M. Freinet a échangé régulièrement les textes imprimés dans sa classe avec ceux d'une école de Villeurbanne, dans la banlieue de Lyon. Il vit à cet échange de très grands avantages : « Tant que nous n'employions l'imprimerie que pour notre classe, le résultat était certes intéressant ; mais le but de la composition et de l'impression était cependant limité. Nous n'écrivions que pour notre classe : et c'était là une activité encore trop conventionnelle. Faire connaître notre pensée à des élèves qui vivent loin de nous, c'est donner à l'activité scolaire le même but qu'à l'activité intellectuelle sociale... Si l'enfant raconte toujours sa vie avec plaisir, il y a pourtant une infinité de spectacles qu'il a tendance à négliger parce qu'il les trouve pour ainsi dire trop banals : les travaux des champs, les métiers, les accidents, les fluctuations du temps, les notions de géographie ou d'histoire locale. Et pourtant l'école doit s'appesantir sur ces sujets.

« Si nous racontons aux élèves de Villeurbanne, c'est autre chose. Ceux-ci ne voient guère de travaux des champs... Ils nous ont demandé des précisions sur le climat de Bar-sur-Loup... »

Autre avantage précieux de l'échange : les renseignements qui arrivent de l'autre école et qui éveillent un intérêt considérable.

* * *

« Nous avons ainsi, durant l'année scolaire 1924-25, imprimé environ 2000 lignes, qui correspondent à un livre de lecture ordinaire de 100 pages. Nous

avons donc là notre livre, non seulement copieux, mais vécu, travaillé, scruté ligne à ligne. »

Quant aux avantages généraux de l'imprimerie à l'école, M. Freinet remarque d'abord que ce travail n'amène aucune perte de temps. Il note ensuite que l'imprimerie développe l'agilité et l'adresse manuelles, donne aux élèves le sens du fini du travail, met puissamment en jeu la mémoire visuelle et constitue un excellent exercice d'attention. Il en résulte des progrès remarquables en lecture, en rédaction et en orthographe. « Mais il y a un autre résultat, autrement appréciable : c'est la vie nouvelle, active et féconde qui anime enfin la classe. » Le travail de l'école n'est plus artificiel ; il engrène dans la vie, il répond à un besoin réel. C'est exactement ce que Claparède appelle « éducation fonctionnelle » et Ferrière « école active ».

Il serait intéressant de savoir si quelqu'un, en Suisse romande, a essayé de marcher sur les traces de Freinet. Si un collègue a eu ce courage, oserais-je lui demander de nous dire dans l'*Educateur* quelque chose de son expérience ?

ALBERT CHESSEX.

QUAND FAUT-IL APPRENDRE A LIRE ?

A première vue, la seule réponse logique que l'on puisse faire à cette question est celle-ci : « Les enfants doivent apprendre à lire en entrant à l'école primaire, à sept ans ».

Autrefois, l'effectif surchargé des classes et les lenteurs de la méthode d'épellation, seule alors en usage, engageaient les parents à enseigner eux-mêmes la lecture à leurs enfants, avant de les envoyer à l'école.

Depuis l'introduction de la méthode phonétique dans nos classes, on a pris l'habitude de retarder cet enseignement jusqu'à l'entrée de l'enfant à l'école primaire.

La lecture est ainsi classée au nombre des branches qui se prêtent à un enseignement collectif et dont l'étude se poursuit tout au long des années d'école. Cependant, elle en diffère dans son essence même.

L'apprentissage de la lecture est un processus de nature, comme celui du langage parlé et celui de la marche.

Comme eux, il dépend de l'individualité propre de l'enfant et de son degré de développement. Comme eux aussi, il gagne à être fait au moment où l'enfant manifeste le désir d'apprendre à lire, c'est-à-dire lorsque son cerveau est assez développé pour acquérir cette fonction nouvelle.

A ce moment-là, son intérêt, son attention, sa mémoire et sa volonté entrent en jeu. Toutes ses facultés sont dirigées avec une ardeur intense vers le but à atteindre. Il suffit alors de maintenir en haleine ce désir et cette ardeur et de diriger l'enfant dans sa marche en avant.

Comme le langage parlé, le langage écrit est une éclosion tout individuelle qu'il faut surveiller, aider au besoin, mais sans aucune contrainte. Clarté et sûreté sont les seules directives à suivre.

Quant à la rapidité de la marche en avant, elle dépend de l'enfant lui-même. Il ne faut ni le fatiguer par un travail trop hâtif, ni le lasser en le faisant piétiner sur place.

Si l'on gradue avec soin les premières leçons en veillant à l'articulation correcte de chaque son, tous les enfants d'intelligence normale peuvent apprendre à lire presque seuls en très peu de temps. Trois ou quatre semaines suffisent souvent.

Ceci ne surprendra personne. Il y a un demi-siècle, il arrivait parfois qu'un enfant intelligent apprît à lire seul, à cinq ou six ans, avec la méthode d'épellation.

Aujourd'hui, ce fait est constaté plus fréquemment, grâce à la méthode phonétique, plus normale, plus claire et plus rapide, grâce ainsi à l'éveil plus précoce des facultés de nos enfants.

A trois ou quatre ans déjà, leur attention est attirée par les affiches, les enseignes, les réclames. Les livres illustrés les tentent. Ils demandent le nom des lettres et cherchent à déchiffrer de petites phrases.

Il est vraiment illogique de comprimer et de refouler ce désir de savoir jusqu'à ce que l'école primaire soit chargée de le réaliser en bloc.

Pour cela, elle doit soumettre à la même allure les intelligences vives et les cerveaux lents à s'ouvrir. Elle doit arrêter l'élan des enfants vigoureux qui aiment l'action et qui ont la volonté d'avancer. Elle les oblige à attendre les petits souffreteux que le moindre effort fatigue et les paresseux pour qui l'heure du travail sonne toujours trop tôt.

L'enseignement collectif de la lecture est donc une injustice à l'égard des écoliers bien doués. Mais, dans l'état actuel des choses, c'est un mal difficile à éviter.

Dans les classes à un seul degré surtout, la leçon de lecture individuelle est impossible. Les exigences du programme et le temps dont on dispose ne se concilient pas non plus avec un individualisme exagéré.

Mais la nature nous offre elle même la solution du problème.

Il ne viendrait à l'idée de personne de retarder l'apprentissage de la marche ou celui du langage parlé jusqu'à une date fixée d'avance par les coutumes ou les lois. Les parents se bornent à constater et à surveiller ces diverses périodes de développement. Ils n'interviennent que si un retard marqué se produit et devient inquiétant.

Il faudrait procéder de même en ce qui concerne la lecture.

On objectera que les parents ne connaissent pas les méthodes nouvelles et que leur intervention risque d'être plus nuisible qu'utile.

Il est facile de répondre à cette objection. La méthode phonétique pure — seule en cause ici, puisqu'elle est officielle dans nos classes — est si simple et si claire qu'un enfant de quatre ans peut la comprendre sans effort et sans fatigue. Ses parents la comprendront tout aussi aisément.

Les faits constatés jusqu'ici le prouvent. Depuis plusieurs années, quelques institutrices donnent une leçon de lecture phonétique devant les parents de leurs élèves, au début de l'année scolaire. Elles sont unanimes à déclarer que l'aide efficace de la famille rend ensuite les progrès plus sûrs et plus rapides.

Au reste, les parents et les aînés de nos petits écoliers connaissent déjà la méthode phonétique pour l'avoir utilisée eux-mêmes en classe. Ils sont donc aussi capables d'enseigner la lecture que les parents d'il y a cinquante ans.

On objectera aussi que les mères de famille n'ont plus aujourd'hui ni le temps ni la volonté d'apprendre à lire à leurs enfants. La vie moderne, avec ses soucis et ses devoirs multiples, les accapare, les déborde. Leur proposer de se charger d'un travail supplémentaire pour en décharger l'école soulèverait une protestation indignée et générale.

Je ne crains pas cela. Le passé me donne confiance. La majorité des jeunes mères seront heureuses au contraire de pouvoir surveiller le développement intellectuel de leurs bébés grandis, comme elles ont surveillé jour après jour leurs progrès physiques.

Elles constateront bientôt que loin d'occasionner une perte de temps et un supplément de fatigue, la leçon de lecture journalière de vingt minutes est une détente et un plaisir pour la mère et pour l'enfant. Après quelques leçons d'ailleurs, ce dernier pourra avancer presque seul et saura lire couramment en très peu de temps. Ce travail personnel et volontaire qu'il pourra quitter et reprendre à son gré, sera pour lui aussi intéressant que tout autre jeu.

L'école enfantine peut, elle aussi, remplir le rôle d'initiatrice et de guide si l'éveil des facultés se produit entre cinq et sept ans, ce qui est fréquent.

Lorsque le désir est né et que l'intérêt est éveillé, la fatigue n'est plus à craindre, surtout si l'on évite la contrainte et la coercition.

Il est aussi mauvais de retarder l'éclosion des facultés que de la hâter. « Ni trop tôt ni trop tard ». Telle est la règle à observer. La nature exige qu'on respecte ses lois. Dès que les muscles du bébé ont acquis la souplesse et la force nécessaires, il gazouille dans son berceau ou bien il pose ses pieds sur le sol en essayant d'avancer. Et chacun, autour de lui, s'empresse de seconder ses efforts.

Il en sera de même pour la lecture, lorsque, dans la famille, on saura comment guider et aider l'enfant qui demande à apprendre à lire.

L'apprentissage individuel de la lecture, avec la méthode phonétique, est un plaisir pour l'enfant et pour celui ou celle qui le dirige et l'école, au contraire, la leçon collective, avec trente ou quarante enfants du même âge, est pénible pour tous, parce qu'elle nivelle les intelligences.

Les élèves qui savent déjà lire perdent leur temps pendant ces leçons. Leur développement général ne permet cependant pas de les faire passer tous directement dans une classe supérieure.

Mais si, dès le début, la classe compte vingt écoliers sachant lire au lieu de quatre ou cinq seulement, le travail est simplifié et facilité pour tous.

L'institutrice peut consacrer tout le temps nécessaire au petit groupe des illettrés qui ne sont plus qu'une minorité. Elle peut faire avec eux des leçons de lecture individuelles ou semi-collectives. Pendant ce temps, tous les élèves sachant déjà lire sont occupés à des jeux éducatifs qui demandent un minimum de surveillance et qui affermissent leurs connaissances.

Loin de désorganiser les classes, ce retour de la famille à ses anciennes traditions de collaboratrice de l'école ferait plus pour les rapprocher l'une de l'autre que bien des discours.

L'expérience mérite d'être tentée. Si elle est satisfaisante, elle se renouvellera sûrement. Le bon exemple, heureusement, est contagieux.

C. Baudat.

CORRESPONDANCE

IL FAUT SAUVER L'ECOLE NOUVELLE DE VIENNE

Les événements qui se déroulent en Autriche sont une menace pour l'Europe et pour le progrès de l'éducation publique. Un petit pays ruiné par la guerre avait réussi, au prix d'un effort immense, à se doter d'institutions scolaires et de protection de l'enfance fondées sur les méthodes scientifiques modernes unies à un esprit philanthropique qui leur ont rallié les sympathies et l'admiration de tous. L'impartialité absolue des initiateurs, impartialité qui ressort des lois mêmes qu'ils ont mises à la base de ces institutions et qu'ont reconnues les adhérents de tous les partis, n'est pas la moindre des qualités de cette réforme qui a fait de Vienne, comme on l'a écrit, la « capitale de l'enfance ». Même les partisans de l'opposition, qui avaient d'abord vu l'Ecole nouvelle d'un mauvais œil, ont fini — lorsqu'ils étaient de bonne foi et y avaient leurs enfants — par s'y rallier ; aujourd'hui ils n'en veulent plus d'autre.

Mais la haine entre les partis a réussi à défaire ce qu'avait fait la tolérance des réformateurs au lendemain de la guerre. Sabotage, représailles, contre-réforme en tous points contraire aux données les plus évidentes de l'hygiène intellectuelle et morale de la jeunesse, voilà à quoi ont abouti dix années de luttes politiques.

Si l'on songe que la prospérité des peuples est faite de la volonté et de la clairvoyance de la jeunesse aujourd'hui sur les bancs de l'école et demain à la tête des affaires, si l'on songe que non seulement le progrès économique, mais plus encore le progrès moral est préparé dès l'enfance par l'enseignement et par l'éducation civiques qu'y reçoit le citoyen futur, il y a lieu de déplorer que l'Ecole de Vienne soit livrée aux luttes intérieures des partis. L'Ecole n'appartient pas aux partis, elle appartient à la nation, elle appartient aux parents. Elle appartient à l'humanité. La science est le bien commun de l'humanité ; les conséquences que l'on en tire pour le bien de l'enfance font aussi partie du patrimoine de l'humanité. C'est à ce titre que nous, étrangers à l'Autriche, osons élever la voix. Certes, nous déplorons de voir la jeunesse autrichienne souffrir des fautes de ses gouvernants. Mais, plus encore, nous déplorerions de voir une réforme scolaire modèle vilipendée par ceux-là même qui l'ont faite et qui en ont la garde. Leur responsabilité est grande devant leur nation et devant le monde entier.

Adolphe FERRIÈRE, directeur de « Pour l'Ere Nouvelle » ;
Manfred SCHENKER, prof. au Collège de Genève ;
Robert DOTTRENS, directeur d'écoles.

Société évangélique d'éducation. Dans la séance de cet automne, les membres de cette Société et tous les amis qui voudront bien les accompagner auront le privilège d'entendre un travail présenté par notre ancien rédacteur, M. A. Chessex, maître aux Ecoles normales.

Que cache le titre de la conférence : *Au milieu du chemin ?...* M. Chessex garde son secret jusqu'au 2 novembre à 14 h. 30. Venez nombreux à ce moment-là au Palais de Rumine (Salle Tissot). Vous ne serez pas déçus et vous montrerez à notre ami la haute estime que vous avez pour lui. La séance est publique.

CORRESPONDANCE INTERSCOLAIRE

Extrait d'une lettre à la Rédaction.

Evilard, 7 octobre 1929.

Votre article *Pour que les écoliers s'écrivent*, paru dans l'*Educateur* d'août, m'a vivement intéressé. Je souhaite comme vous que la Suisse emboîte enfin résolument le pas. Jusqu'ici, les entreprises particulières et isolées ont été extrêmement laborieuses et il serait temps que les autorités, une commission intercantonale, par exemple, veuillent bien coordonner les efforts multiples.

Me permettrez-vous de compléter un passage de votre article ? Les écoles normales de Lausanne, Berne, Porrentruy, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds sont en relations depuis plus de six ans, avec plus ou moins de succès. Qu'il me suffise de signaler que les élèves de Berne et de Lausanne n'ont jamais cessé de correspondre. Actuellement, les lettres s'écrivent de part et d'autre dans la langue maternelle, une fois par mois, et elles sont expédiées d'office par les professeurs. Il serait exagéré de prétendre qu'une correspondance bilingue est plus aisée qu'une autre, mais l'éloignement des correspondants, les conditions de vie très différentes, les oppositions de races et de langues rendent les échanges très intéressants. Il n'est pas rare que des amitiés se créent, que des correspondants se rencontrent à l'occasion des vacances. Les lettres des camarades romands sont accueillies avec enthousiasme à Berne, elles apportent des idées nouvelles, elles suscitent un intérêt plus vif pour l'étude du français ; deux mentalités s'opposent, se pénètrent, beaucoup de préjugés tombent et la connaissance provoque généralement l'estime et l'amitié. On s'intéresse au sort de camarades malchanceux, on échange des vues au sujet du centenaire de Davel, etc., etc.

Vous le voyez, les échanges entre écoles normales sont anciens et fructueux. Nous sommes en pourparlers avec certaines personnalités françaises pour entrer en relations avec des classes étrangères et je suis persuadé que l'expérience sera des plus heureuses — en vertu du principe que l'intérêt paraît croître en fonction de la distance. Le B. I. E. rendra un gros service aux établissements scolaires en recueillant tous renseignements au sujet des échanges internationaux, si difficiles à établir.

CHARLES JUNOD.

PARTIE PRATIQUE

LES CENTRES D'INTÉRÊT A L'ÉCOLE PRIMAIRE

(Fin) [1]

IIIe et IVe années : L'enfant et son milieu.

IIIe année : De la ville au village.

I. Notre quartier.

a) Rues, places et édifices publics

b) La rue aux différents moments de la journée et de la nuit

[1] Voir *Educateur* N° 19.

c) La rue aux différentes saisons de l'année, par la pluie et le beau temps
d) Les métiers dans la rue : le facteur, l'agent de police, le balayeur, la marchande des quatre saisons, musiciens ambulants, le vendeur de journaux
e) Métiers et industries du quartier
f) Ce que vous apprennent les enseignes des magasins et les plaques sur les portes
g) Le quartier autrefois : ce que nous disent les noms des rues.

II. Notre ville.
1. Maisons neuves et vieux quartiers
2. Destination des édifices publics
3. Au bord du lac et du Rhône : les ponts et les quais
4. Le long de l'Arve
5. Parcs et jardins publics : les arbres et les fleurs
6. A la gare et au débarcadère
7. En tramway
8. A la poste
9. Ce que nous apprennent les noms des rues
10. Nos monuments
11. Magasins, fabriques et usines.

III. La ville, autrefois et aujourd'hui.
1. Histoire sommaire de la ville
2. Histoire sommaire de la rue
3. Notre eau potable
4. Les services publics.

IV. La circulation.

V. Au village.
1. A la ferme : l'étable, le poulailler
2. Le travail du paysan : notre pain
3. Le travail du vigneron
4. A la forge
5. Le jardin et le verger
6. Les villages dans notre canton.

VI. La prairie et les bois.
1. Les champs et les cultures
2. Plantes utiles et plantes nuisibles
3. Animaux utiles et animaux nuisibles
4. Un orage
5. Dans les bois : baies et champignons.

VII. Au bord du ruisseau et de l'étang.
1. La vie dans la rivière
2. La vie dans l'étang.

VIII. Les amis et les ennemis du paysan.

IX. Le paysan et le citadin, autrefois et aujourd'hui.

X. Ce qu'on doit à l'ouvrier, ce qu'on doit au paysan.

IVe année : De la plaine à la montagne.

I. En remontant le cours du Rhône.
   a) Le fleuve
   b) Le lac
   c) La vallée
   d) Le torrent et le glacier.

II. Les montagnes de notre pays.
   a) Vallées et sommets
   b) Routes et sentiers
   c) Lacs et cours d'eau.

III. La vie à la montagne.
   a) Industries et métiers
   b) Mœurs et coutumes
   c) Vieilles légendes de chez nous.

IV. En longeant le Jura bleu.
   a) Vallons fleuris et beaux villages
   b) Pâturages et sapinières
   c) L'industrie à la montagne, histoire de la montre.

V. A travers le Plateau Suisse.
   a) Les grandes cultures
   b) Les grandes usines
   c) Vieilles cités d'autrefois
   d) Grandes villes d'aujourd'hui.

VI. Animaux et plantes caractéristiques de notre pays.

Degrés supérieurs : L'enfant et ses semblables, la vie sociale et la solidarité.

I. La vie d'autrefois dans notre pays.
   1. Les premiers habitants de notre pays
   2. La naissance des villes
   3. Vieux châteaux et chevaliers
   4. Vieilles églises et vieilles cités.

II. Les moyens de communications autrefois et aujourd'hui.
   1. De la piste à la route moderne
   2. Du gué au viaduc
   3. Du char antique au train express
   4. De la pirogue au paquebot
   5. Les inventions merveilleuses : la roue, la machine à vapeur, houille blanche et électricité
   6. L'automobile
   7. La navigation aérienne
   8. Grands voyageurs du temps passé

9. Projets de voyages, itinéraires, horaires.

III. Le travail des hommes.

1. Artisans d'autrefois, ouvriers d'aujourd'hui
2. Histoire sommaire du travail
3. Il faut travailler pour vivre.

IV. L'organisation de la vie sociale, autrefois et aujourd'hui.

1. La féodalité
2. La monarchie
3. La démocratie
4. La lutte contre la guerre.

V. La solidarité humaine.

1. Droits et devoirs de l'individu
2. Cultive ton esprit et ton cœur
3. Aime ton prochain comme toi-même
4. Aie un but dans la vie.

VI. Ceux qui ont bien mérité de l'humanité : grands penseurs, inventeurs célèbres, artistes de génie.

Directions pédagogiques.

Le but de cet enseignement, nous l'avons dit, est moins l'acquisition d'un certain nombre de connaissances qu'une formation de l'esprit amenant l'enfant à trouver une méthode de travail lui convenant. Un après-midi de travail libre, au cours de laquelle les élèves répartis en groupes abordent l'étude d'un des sujets, peut être facilement prévue au programme.

La promenade scolaire permet de continuer les observations dans la nature et de partir de la réalité : tenir compte du rythme des saisons : répéter les observations du même fait ou du même phènomène à différentes époques de l'année ; observations météorologiques, examen de la végétation, de l'aspect des gens et des choses, du travail.

L'aquarium, le terrarium, le jardin scolaire ou, à son défaut, la culture en pots dans la classe rendront de précieux services. Utiliser les musées.

Les exercices suivants se groupent autour des centres d'intérêts ; observations, entretiens, lectures, compositions, causeries, leçons de choses et de géographie, dessins, croquis, cartes, collections, monographies, travail manuel (modelage, constructions), tableaux comparatifs (analogies, différences).

R. Dottrens.

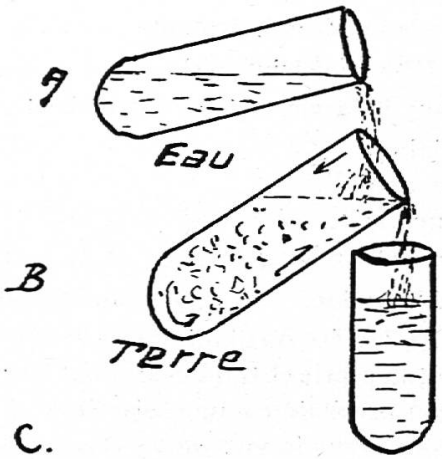
LES SCIENCES EXPÉRIMENTALES A L'ÉCOLE PRIMAIRE

UNE LEÇON SUR LA COMPOSITION DES TERRES ARABLES

Matériel : 3 éprouvettes ; de l'eau de chaux ; 1 tube de verre ; 1 entonnoir ; 1 papier filtre (buvard) ; de l'acide chlorhydrique ou du vinaigre fort.

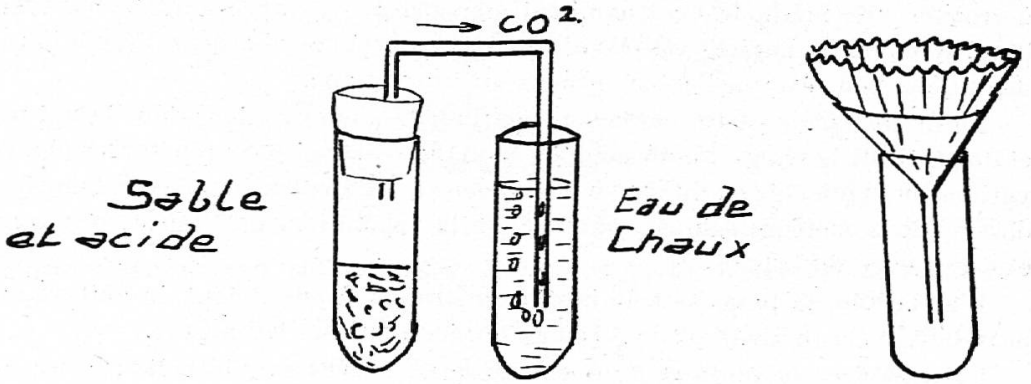
Exp. I : Délayer un peu de terre (20 à 30 gr.) dans un peu d'eau ; laver après avoir agité et recueillir l'eau bourbeuse qui s'écoule. Enlever la partie

liquide qui reste en *B*. Au fond de l'éprouvette se déposent les éléments qui constituent *le sable*.



Exp. II : Verser sur ce sable quelques gouttes d'acide ou de vinaigre fort, boucher aussitôt. Le gaz carbonique dégagé trouble l'eau de chaux. Ce gaz provient de la décomposition du calcaire par l'acide : la terre contient du *calcaire*.

(L'expérience peut être faite auparavant avec du tuf.)



Exp. III : Laver encore comme l'indique la fig. 1 pour enlever toute trace d'acide : il reste alors au fond de l'éprouvette de la *silice pure*.

Exp. IV : Dissoudre le calcaire de l'eau bourbeuse en y ajoutant de l'acide, filtrer cette solution après l'avoir lavée ; il reste sur le filtre une matière plastique qui durcit en séchant : c'est de l'*argile*.

Exp. V : Calciner dans une petite boîte en fer un peu de terre ou de sable. Celui-ci prend alors une coloration brune, puis noire. De la matière organique s'est carbonisée autour des grains de sable : c'est de l'*humus*.

Conclusions : On distingue donc dans le sol quatre éléments différents : le sable (silice), le calcaire, l'argile, l'humus.

Le dégagement de gaz carbonique dans l'expérience II est en fonction

de la richesse du sol en calcaire ; cette expérience faite avec précision permet d'en déterminer les proportions exactes.

Parler de l'usage des éléments qui constituent le sol :

Sable pur (silice)	fabrication	du verre.
Calcaire	»	de la chaux et du plâtre.
Argile :	»	des faïences.
» (Kaolin)	»	des porcelaines.

H. Besson.

LES LIVRES

Etrennes pour les Enfants. Etrennes pour le Jeunesse. Librairie Payot et Cie. Deux brochures illustrées à 30 centimes l'une.

En lisant ces charmants récits, nous nous sommes souvenus de l'heureux temps où Noël était pour nous la fête de la joie... Donnez-les à vos enfants : ils liront aussi avec grand plaisir ces histoires touchantes. — Recommandés tout spécialement pour être donnés lors des fêtes traditionnelles. A. R.

Gustave Doret : **Quatre vieux noëls**, pour chant solo et chœur mixte, avec accompagnement de piano et d'harmonium (orgue), ou de piano seul, ou d'harmonium seul. Poèmes de René-Louis Piachaud. Edition Fœtisch, Lausanne.

M. René-Louis Piachaud est un vrai poète, et dans ses œuvres il atteint à la simplicité la plus belle, comme à la plus douce harmonie. Il sait donner aux mots un accent neuf par l'agencement de ses vers, dont la cadence appelle souvent une interprétation musicale.

Aussi, ne faut-il pas s'étonner que M. Gustave Doret, le populaire compositeur de la Fête des Vignerons de 1927, ait écrit son œuvre nouvelle en collaboration avec le jeune et talentueux poète genevois.

Les « Quatre vieux noëls », qui sortent de presse, sont remarquables, tant par l'originalité des textes que par la beauté de la musique, beauté faite de simplicité et de grandeur dans la ligne mélodique, et de richesse harmonique dans la partie chorale et l'accompagnement.

La forte personnalité du compositeur s'affirme dans ces noëls comme dans les œuvres précédentes de M. Gustave Doret, et nos sociétés de chœurs mixtes, qui ont si souvent eu l'occasion de goûter aux belles pages chorales du maître romand, salueront avec joie la publication de l'œuvre nouvelle.

L'accompagnement, prévu pour piano et harmonium (orgue) ensemble, ou séparément, permet d'envisager aussi bien les exécutions les plus modestes, par les sociétés à effectif très restreint, dans les petites salles, que les auditions les plus imposantes données par les grandes sociétés dans les églises ou les salles de concert.

Les fins générales de l'éducation et le progrès humain, par R. Paucot. 1 vol. 13 sur 18 cm., broché, 9 francs. F. Nathan, Paris.

Les questions d'éducation, bien que semblant s'imposer depuis quelques années à l'opinion publique, n'ont pas encore, dans la presse et les discussions parlementaires, la place que leur importance devrait leur réserver.

Les systèmes d'éducation et les transformations sociales s'enchaînent les uns aux autres, mais ne vont pas toujours du même pas. La crise actuelle ne tient-elle pas à ce que les systèmes pédagogiques n'ont subi dans ces derniers siècles que des retouches partielles, que les idées fondamentales qui guident les éducateurs sont restées à peu près les mêmes, tandis que les transformations politiques, économiques, et peut-être morales de la société, ont été considérables ?

C'est ce problème qu'examine M. Paucot en essayant de dégager les tendances diverses. Il en retire les principes généraux d'une pédagogie qui serait à la fois adaptée à la civilisation moderne et capable de remédier à ce que nous pouvons lui trouver de défectueux.

1, 2, 3, 4... De proche en proche, par JULES GAL, inspecteur honoraire de l'Instruction publique. Pédagogie du calcul qui, à partir de la numération, conduit assez loin. 1 vol. 13 sur 18 cm. Broché, 9 fr. F. Nathan, Paris.

Tous les instituteurs, et ils sont nombreux, qui goûtent les articles que publie M. Gal et qui ont lu le volume *Pas à pas* voudront posséder sans aucun doute le nouvel ouvrage de l'inspecteur général. Ils y trouveront ce goût de la simplicité, ce bon sens si plein d'intérêt qui place cet auteur au premier rang de nos pédagogues les plus avisés.

Pour l'éducation intégrale, par J. GOTTELAND. (Education intellectuelle et éducation physique). F. Nathan, Paris.

Pourquoi l'éducation physique n'a-t-elle pas encore trouvé dans nos écoles la place qui lui est due ? C'est que l'éducation même, au sens large et fort du mot, l'*éducation complète*, physique, intellectuelle et morale est encore à peu près exclue de nos préoccupations universitaires.

Si nous considérons non plus la matière ou l'objet de notre enseignement, mais ses méthodes, nous y apercevons des raisons nouvelles qui expliquent pourquoi l'éducation physique est tenue en suspicion aussi bien par les familles que par les maîtres. On va à l'école pour *travailler*. Tout enseignement qui ne comporte pas la tenue d'un cahier et l'obligation d'écrire n'est pas un enseignement.

La vérité est qu'il n'y a d'enseignement possible qu'un enseignement éducatif, que les matières d'un programme ne devraient être choisies qu'en fonction de leur valeur éducative, qu'elles ne devraient être enseignées qu'en vue de la formation de l'esprit, non en vue de l'acquisition des connaissances.

En attendant mieux, il n'est pas inconcevable que l'on élargisse la place faite dans notre enseignement secondaire à l'éducation générale, à l'éducation physique, aux méthodes de la pédagogie active, concrète et vivante.

Ce qui est réellement en cause, ici, dans le livre de M. Gotteland, c'est l'évolution rationnelle de l'espèce humaine avec toutes ses aptitudes au progrès, c'est le développement normal de chaque enfant avec toutes ses possibilités de bonheur.

AVIS

L'abondance des matières nous oblige à différer la publication de plusieurs articles : prière à nos collaborateurs de patienter quelque peu. *(Réd.)*

IMPRIMERIES RÉUNIES S. A. LAUSANNE.

LIBRAIRIE PAYOT

Lausanne — Genève — Neuchâtel — Vevey — Montreux — Berne

Vient de paraître :

ÉTRENNES POUR LES ENFANTS

60e année.

1 brochure in-16, couverture en couleur . . . . . Fr. 0.30

ÉTRENNES POUR LA JEUNESSE

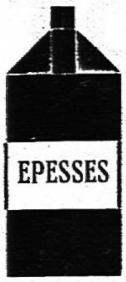
57e année.

1 brochure in-16, couverture en couleur . . . . . Fr. 0.30

Soixante ans sont révolus depuis que l'un des principaux animateurs des écoles du dimanche dans notre pays, le pasteur Sully Jaulmes-Cook créait ses séries de brochures de Noël qu'il baptisait du nom d'**Etrennes** et qui eurent de nombreux imitateurs. La série pour les **enfants** fut bientôt accompagnée d'une autre pour la **jeunesse.** A l'exception de trois des Noël de la guerre où il ne parut qu'une seule brochure, ces deux séries ont continué à paraître chaque année. Une personne bien informée a fait le calcul que les exemplaires disséminés depuis le début dépasse le million pour les deux opuscules ensemble. C'est dire que les **Etrennes** ont dû faire leur chemin et retrouvent chaque année un public fidèle qui les attend. Les éditions de 1929 apportent chacune quatre morceaux signés en général de noms connus.

Dans les **Etrennes pour les enfants,** trois «histoires», telles que nos cadets les apprécient et, en plus, un article de M. le missionnaire H. Ph. Junod fils, trace un tableau saisissant de l'activité d'un dispensaire en pleine brousse africaine.

Dans les **Etrennes pour la jeunesse** grande variété de sujets abordés : un récit de Mlle Honoré, puis c'est de l'histoire ecclésiastique ancienne et contemporaine, de vivants souvenirs de voyage d'Ephèse et la biographie d'un naturaliste vaudois. Voilà de quoi captiver, espérons-le, les grands garçons et les grandes filles que les auteurs ont en vue.



VINS FINS RÉPUTÉS

Caisses assorties à Fr. 40.— franco, emballages compris, contenant :

3 bout. Epesses	3 bout. St-Saphorin
3 » Clos de la République	3 » Dézaley-Treytorrens
3 » Calamin	3 » Dezaley-Embleyres

S'adresser à **Frédéric Fonjallaz,** propriétaire, **Epesses.**

VIOLON 3/4

Quel collègue en louerait ou vendrait un à **L. Bourgeois, Mézières, Vaud ?**

Les

Tél. **28.391**

Imprimeries Réunies

S. A.

sont installées avec les tout derniers perfectionnements de la technique moderne, et exécutent avec rapidité et garantie de bienfacture tous les travaux qui leur sont confiés

23 Lausanne
Av. de la Gare

POUR TOUT

ce qui concerne la publicité dans l'Educateur et le Bulletin Corporatif, s'adresser à la Soc. anon.

PUBLICITAS

RUE PICHARD 3 LAUSANNE

Imprimeries Réunies S. A., Lausanne. — Librairie Payot & Cie, éditeurs responsables.

LAUSANNE, 9 novembre 1929. LXVme ANNÉE — No 21.

L'ÉDUCATEUR

ORGANE
DE LA
SOCIÉTÉ PÉDAGOGIQUE DE LA SUISSE ROMANDE
ET DE L'INSTITUT J. J. ROUSSEAU

PARAIT TOUS LES 15 JOURS, LE SAMEDI

RÉDACTEURS :

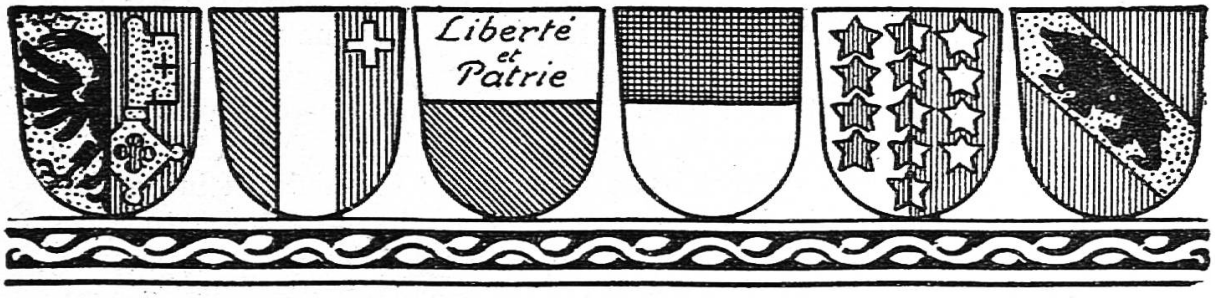
PIERRE BOVET
Florissant, 47, GENÈVE

ALBERT ROCHAT
CULLY

COMITÉ DE RÉDACTION :

J TISSOT, Lausanne.
H.-L. GÉDET, Neuchâtel
J. MERTENAT, Delémont.
R. DOTTRENS, Genève

LIBRAIRIE PAYOT & Cie
LAUSANNE - GENÈVE - NEUCHATEL
VEVEY - MONTREUX - BERNE



ABONNEMENTS : Suisse, fr. 8. Etranger, fr. 10. Avec *Bulletin Corporatif*, Suisse, fr. 10. Etranger, fr. 15.
Gérance de l'*Educateur* : LIBRAIRIE PAYOT & Cie. Compte de chèques postaux II. 125. Joindre 30 cent. à toute demande de changement d'adresse. Pour les annonces, s'adresser à PUBLICITAS S. A., Lausanne, et à ses succursales.
SUPPLÉMENT TRIMESTRIEL : BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

LIBRAIRIE PAYOT

Lausanne — Genève — Neuchâtel — Vevey — Montreux — Berne

HISTOIRE
DE LA
CONFÉDÉRATION SUISSE

PAR

JOHANNES DIERAUER

Traduction française de AUGUSTE REYMOND

Six volumes in-8° vendus ensemble, brochés . . . . . Fr. 75.—
reliés . . . . . » 150.—

Tome I : Des origines à 1415. — Tome II : De 1415 à 1516. — Tome III : De 1516 à 1648. — Tome IV : De 1648 à 1798. — Tome V : 1re partie : De 1798 à 1813 ; 2e partie : De 1813 à 1848.

(Les tomes I, II et IV qui étaient épuisés viennent d'être réimprimés.)

L'ouvrage que nous offrons est à l'heure qu'il est le travail d'ensemble le plus complet et le plus sûr que nous possédions sur l'histoire de notre pays. Du commencement à la fin, le récit de Dierauer est fait de première main et repose sur un examen approfondi des sources et sur les études de détail les plus solides. Et comme Dierauer avait l'esprit très clair, un sytle d'une limpidité parfaite et un remarquable talent d'exposition, ces six volumes se lisent sans fatigue aucune et procurent une vive jouissance intellectuelle. Ajoutons qu'il jugeait de tout avec modération et sans parti pris ; qu'il s'est toujours efforcé de rendre justice à chacun, et que, très sympathique à la Suisse romande, il lui a fait la place qui lui revenait légitimement dans son livre. Grâce à tous ces mérites, ce dernier fait, de l'aveu de tous, autorité. Selon toute apparence, il restera longtemps encore et certainement pendant plusieurs générations, l'ouvrage de fond dont on pourra corriger certains points de détail, mais dont les grandes lignes demeureront.